

Altman cloué au pilori des misogynes

Autor(en): **Adate, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 17

PDF erstellt am: **22.07.2024**

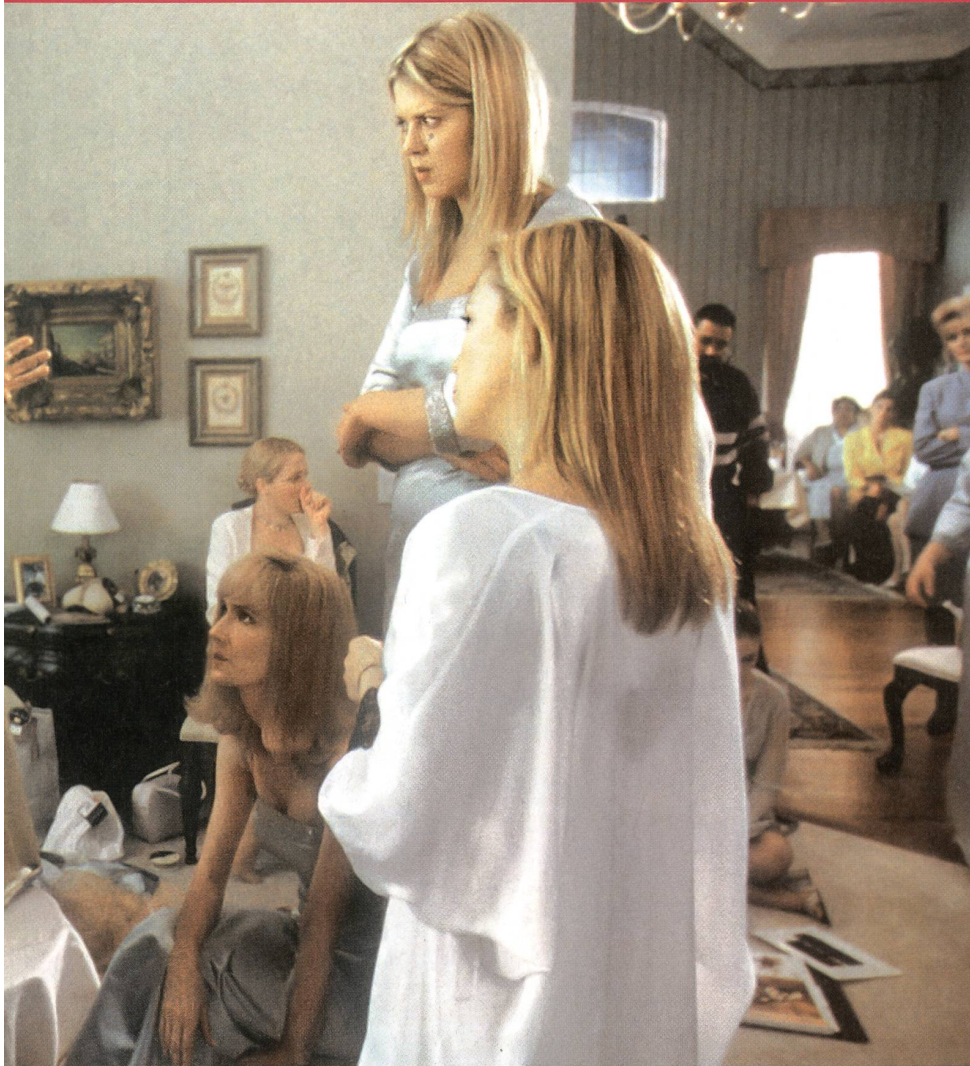
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932771>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Altman cloué au pilori des misogynes

Vu son sujet, le dernier Altman, «Dr T et les femmes», va sans doute ranimer une vieille polémique. A entendre certains, l'auteur de «Prêt-à-porter» ne serait qu'un vilain cinéaste misogyne. Cette accusation ne résiste guère à l'analyse.

Par Vincent Adatte

Alors, Altman, cinéaste misogyne? A notre sens, ce grief est déjà battu en brèche par la façon dont l'«affreux» géniteur de «M*A*S*H*» a su découvrir ou mettre en valeur des actrices dont le physique ne correspondait pas vraiment aux canons en vogue à Hollywood. Pensons à la frêle Susannah York, à la menue Sissy Spacek ou à l'exagérément longiligne Shelley Duval, dont Altman a su tirer toute la substance comique sans jamais la ridiculiser – au contraire d'un Stanley Kubrick qui, dans «Shining», lui a fait endosser un magnifique rôle de bécasse hystérique! Autre fait d'importance qui plaide en sa faveur: c'est sous sa direction que plusieurs actrices confirmées ont accompli

leurs meilleures performances, à l'exemple de Julie Christie, sublime en tenancière de bordel dans «John McCabe» («McCabe and Mrs. Miller») ou Cher dans «Reviens Jimmy Dean, reviens» («Come Back to the Five and Dime, Jimmy Dean, Jimmy Dean»).

Comme un malentendu

De fait, si malaise il y a, ce dernier remonte sans doute au film «Trois femmes» («Three Women», 1977). Pris d'un accès de fièvre «bergmanienne», Altman y tente, de manière peu convaincante, de percer à jour la psyché féminine, tout en continuant à vouloir tirer les ficelles. L'absence d'un véritable protagoniste masculin lui laisse toutefois un peu trop facilement les coudées

franches... Avec «Reviens Jimmy Dean, reviens» (1982), Altman semble retomber dans le même travers. Vingt ans après la mort de James Dean, cinq femmes se retrouvent dans une petite ville située non loin du décor fantôme de «Géant»¹ («Giant», 1956), pour célébrer le culte de leur héros... A bien y regarder, il n'en est rien: au contraire, Altman laisse de côté le pataphysique psychologique de «Trois femmes» pour s'en tenir à la seule restitution, certes impitoyable, des stéréotypes qui nous aliènent. De là est né le malentendu qui fait passer Altman pour ce qu'il n'est pas: cynique, méchant, misanthrope et... misogyne! C'est le risque encouru lorsqu'on choisit pour héroïnes des femmes souvent peu intelligentes et pétries de clichés. Mais l'important dans l'affaire réside dans la manière dont Altman considère ses personnages féminins: son regard ne leur est jamais supérieur; en s'abstenant de tout jugement à leur égard, il parvient toujours à nous les rendre intéressants, voire émouvants, même si leur fréquentation n'a, de prime abord, rien d'excitant – le «chacun a ses raisons» cher à Jean Renoir a aussi cours chez Altman.

Epargnées!

Tout compte fait, le jeu de massacre d'Altman vise autant les hommes que les femmes, mais ces dernières s'en sortent finalement mieux, comme le démontre un film comme «Short Cuts». Manifestement, pour Altman, leur prétendue faiblesse est un gage d'ouverture, de changement possible. Mais elle les destine hélas aussi à des rôles de victimes parfois très expiatoires, à l'exemple de la pauvre Swoosie Kurtz (Gwen Welles) dans «Nashville» (1975): après son fiasco sur scène qui met fin à son rêve de devenir chanteuse, la pauvre est contrainte par un public déchaîné à exécuter un strip-tease de «compensation». ■

1. Ultime film interprété par James Dean.